Document generated on 08/04/2025 5:37 a.m.

L'Inconvénient

L'INCONVÉNIENT
littérature, arts et société

Le ciel de Montréal

Michel Biron

Number 62, Fall 2015

URI: https://id.erudit.org/iderudit/80154ac

See table of contents

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)
2369-2359 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Biron, M. (2015). Review of [Le ciel de Montréal]. *L'Inconvénient*, (62), 47–49.

Tous droits réservés © L'inconvénient, 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LE CIEL DE MONTRÉAL

Michel Biron

Il y a une vingtaine d'années, Monique Proulx a publié un recueil de nouvelles, *Les aurores montréales*, dans lequel un adolescent appelé Laurel préparait un livre écrit contre le nouveau Montréal multiculturel dont il se sentait exclu. Cet admirateur de Michel Tremblay ne lisait que la littérature d'ici et embrassait la cause d'un « Montréal français » contre les « Envahisseurs ». On retrouve Laurel à l'âge adulte dans le dernier roman de Monique Proulx, *Ce qu'il reste de moi*. Il est encore en train d'écrire un livre autour de Montréal, mais il a changé de cause et de perspective : son Montréal désormais, c'est celui de Jeanne Mance.

Monique Proulx ne croit pas que le Montréal d'aujourd'hui soit si différent de la Ville-Marie fondée le 17 mai 1642, vers onze heures du matin. C'est l'heure où Paul de Chomedey puis Jeanne Mance mettent le pied sur les berges du fleuve, près d'une prairie qu'on appellera la Commune. C'est aussi l'heure indiquée au réveille-matin de Françoise, qui vient de mourir. Laurel, son petit-fils, la voit comme une Jeanne Mance du 20e siècle. Son caractère passionné ressemble à celui de l'infirmière laïque qui s'est vouée corps et âme à la « folle entreprise » de Ville-Marie et a fondé l'hôpital Hôtel-Dieu où Françoise a travaillé toute sa vie. Monique Proulx aime ce type de personnage animé par une « soif d'absolu » où se mêlent la générosité la plus haute et le sens du combat, le goût du mysticisme et une bonté infinie. Plus que la foi religieuse, toujours un peu suspecte et même exotique vue d'aujourd'hui, c'est cette force « solaire » (l'adjectif revient souvent) qui serait l'héritage le plus vrai et le plus poignant de Jeanne Mance.

Ce qu'il reste de Jeanne Mance se transmet à travers les figures de Françoise, de sa fille Gaby ou d'une ancienne nonne appelée Virginie et surnommée « Sister Miracle » parce qu'elle réussit l'impossible avec les itinérants qu'elle accueille dans son refuge du centre-ville. Ce sont surtout les femmes qui sont fortes dans le roman de Monique Proulx. Lorsqu'elle enseigne le français aux immigrants, Gaby ajoute toujours une précision après avoir expliqué la règle voulant que le masculin l'emporte sur le féminin : « Dans la vie réelle à Montréal, je vous l'annonce si vous ne le savez pas déjà, c'est plutôt le féminin qui l'emporte sur le masculin. » Les personnages féminins manifestent une intensité et une pulsion de vie plus immédiates que les personnages masculins qui, tous, pourraient dire ce qu'avoue Laurel à sa tante Gaby : « Moi, le sol se dérobe sous mes pieds, sans cesse. »

Le sol et le ciel de Montréal se rejoignent dans un passé commun. Au Montréal transculturel et décentré qu'on a beaucoup lu sous l'enseigne des écritures migrantes se substitue ici une ville en quête d'une sorte de mythe fondateur qui remonte beaucoup plus loin que celui des « deux solitudes ». Ce Montréal enfoui, oublié, refoulé peut-être redevient réel et vivant à travers une galerie de portraits qui forment une mosaïque. Les récits de ces personnages se croisent de façon habile, mais ce qui les relie tient moins de l'intrigue romanesque à proprement parler que d'une même intensité poétique, et surtout de cette intuition selon laquelle Montréal engendre et rassemble des êtres à la fois bons et extravagants.

Ils sont une dizaine en tout. Autour de la famille de Françoise (ses enfants Gaby et Thomas de même que Laurel, fils de Thomas) gravite un jeune hassidique, Markus, qui décide de quitter les siens pour découvrir le monde moderne et laïque. Le premier être qu'il rencontre est un Inuit appelé Charlie, qui mourra dans la rue. Le deuxième est une artiste étrange, Maya, amoureuse de Laurel, parti se ressourcer en Inde. Durant l'absence de son amant, Maya recevra la visite d'un non moins étrange prêtre exorciste, le père Guillaume. On fait aussi la connaissance d'un restaurateur soufi et de son frère réfugié dans l'église du père Guillaume pour échapper aux autorités. Enfin, il y a Virginie de même que Tobi, un aveugle mohawk qui inspire Thomas pour une série populaire intitulée *The Invisible Man*. Intercalé entre ces portraits de Montréalais postmodernes, le récit de Jeanne Mance donne au roman une curieuse épaisseur historique.

L'unité de ces portraits est renforcée par le style vif et léger de Monique Proulx, dont l'écriture lisse se pare ici et là de formules littéraires, de mots d'auteur (à l'hiver, les arbres « se molletonneraient de blanc ») et de références appuyées à l'actualité. Dans un roman

qui fait de la soif d'absolu son thème central, on ne peut qu'être frappé par le contraste entre l'empathie ressentie pour des personnages au destin tragique et le rendu comique de certains passages, souligné à gros traits. Voici par exemple comment le texte exprime les craintes du restaurateur soufi lorsqu'il voit sa fille décider de porter le voile, lui qui avait réduit sa pratique religieuse au minimum après avoir été traumatisé par la mort de sa femme, tuée par les balles afghanes : « Choisir délibérément de se cacher les cheveux quand on est une femme ici est un geste d'une tonitruance inouïe près duquel monter sur le faîte du pont Jacques-Cartier pour menacer de se jeter dans le fleuve ressemble à un couinement de souris. »

De même pour le livre que Laurel veut écrire, projet sérieux s'il en est. Laurel insiste pour dire qu'il n'écrit pas un livre « sur » Montréal, comme ne cesse de le dire son père Thomas, sceptique comme l'apôtre, mais un livre nourri par le mysticisme originel de son héroïne Jeanne Mance. Pourtant, il en parle comme d'un vulgaire déversoir : « une manière de roman gigogne où les personnages sont régurgités les uns à la suite des autres, et parfois les uns dans les autres, et qui aurait puisé son inspiration abracadabrante dans tout ce qui se dresse en hauteur dans le ciel montréalais ». Le lecteur est sans cesse ballotté entre l'enflure du verbe et la gravité des portraits. On le voit encore lorsque Laurel est invité, avec son père et quelques autres personnages rencontrés au long du roman, à *Silence, on parle*, parodie à peine déguisée de l'émission télévisée que l'on sait. Il répond par des monosyllabes aux questions que lui lancent à tour de rôle « Primo » et « Secundo », les deux animateurs vedettes. Sauf lorsque l'un d'eux lui demande ce qu'il lui a pris de parler de Jeanne Mance dans un livre aussi résolument contemporain : il devient alors intarissable, miraculeusement éloquent. Il jure que Jeanne Mance est encore bien vivante et se tourne, tel Cicéron, vers « Sister Miracle » en disant le plus sérieusement du monde qu'elle « a complètement investi le champ de la générosité humaine et même mystique ».

Les meilleures pages du livre sont celles où, sans chercher à se justifier comme le fait Laurel, Monique Proulx nous transporte ailleurs. Dans le 17e siècle par exemple, ou encore dans la tête de cette mère hassidique en quête de son fils Markus, qui s'est coupé la barbe et les *peyes* afin de vivre librement parmi les gentils. Loin d'être exalté ou forcé, son appel sonne vrai et éclaire une certaine soif de sens on ne peut plus actuelle : « Rappelle-toi, Markus, la joie profonde de voir sacralisé ce qui pour le reste du monde n'est que gestes et déplacements insignifiants. » Peut-être parce que la cohabitation avec les juifs hassidiques repose sur une expérience bien concrète et non pas seulement fantasmée, ce chapitre est l'un des plus émouvants du roman. La romancière entre pleinement dans ce personnage à qui elle prête une lucidité qui n'est ni « politiquement correcte » (ou incorrecte) ni fabriquée. Ce n'est toutefois pas toujours le cas. On a plus de peine à entrer dans un personnage comme celui du père Guillaume ; l'exorciste et la « jeannemancisation » de tout Montréal va jusqu'à expliquer la ferveur inconditionnelle des partisans des Canadiens de Montréal, comme si elle était unique en son genre.

Mais si tous les personnages n'offrent pas le même intérêt et si la « thèse » au cœur du roman dépasse parfois comme un jupon, *Ce qu'il reste de moi* donne une bonne idée de ce qu'est devenue la ville de Jeanne Mance. À travers ce personnage magnétique, le roman parvient à faire coexister des figures hétérogènes non seulement dans un même espace, mais dans un même temps. Rien à voir avec le roman historique traditionnel : Jeanne Mance est un personnage réinventé qui habite un monde où le passé le plus éloigné et le présent le plus immédiat se superposent. C'est une telle synchronie que symbolise au début du roman le réveille-matin de Françoise, marquant l'heure où Jeanne Mance fait son entrée sur le continent. Le temps s'est arrêté ou télescopé de sorte que tous les personnages semblent vivre dans le même instant et ne jamais évoluer. On dirait des personnages de nouvelles projetés dans une architecture romanesque, Monique Proulx jouant ici avec bonheur sur les deux formes narratives qui permettent de condenser chacune des histoires au nom d'une « soif d'absolu » qui paraît à la fois éternelle et nouvelle. Laurel a raison quand il dit que Jeanne Mance est actuelle. Sous le ciel de Montréal, tout est actuel.

Dany Laferrière à l'Académie française

Il y a quelques années, lors d'un salon du livre quelconque, je me souviens avoir vu Monique Proulx participer à une table ronde aux côtés de Dany Laferrière, à qui elle avait dédié une des nouvelles des *Aurores montréales*. Elle n'avait pas encore la notoriété qu'elle a acquise depuis ce temps et s'expliquait encore un peu timidement, si timidement en fait que Dany Laferrière lui a lancé à la blague : « Mais cesse de t'excuser d'écrire ! » Le nouvel académicien n'a jamais compris pourquoi tant

d'écrivains au Québec s'adonnent à ce jeu étrange et un peu masochiste qui consiste à justifier l'écriture comme si c'était une activité bizarre, comme si la littérature comportait ici plus qu'ailleurs une certaine part de trahison, vis-à-vis des autres, de la famille, de la nation, de soi-même.

Dany Laferrière est au Montréal contemporain ce que Gabrielle Roy a été au Montréal d'après-guerre. Il porte sur la ville et sur sa société d'adoption un regard extérieur qui le libère des clivages idéologiques habituels aux écrivains « nés natifs », ceux qui ont souffert depuis toujours de la fatigue culturelle. Sa fatigue à lui, il s'en vante et en fait même le titre d'un de ses livres (*Je suis fatigué*, 2000). Il vient d'un monde où, malgré la pauvreté extrême de la nation, la littérature se passe de justifications. Il faut lire les deux discours qu'il a prononcés à l'occasion de son élection à l'Académie française pour prendre la mesure de sa manière toute personnelle d'habiter la littérature sans le moindre complexe, avec une confiance et une aisance qu'on voit rarement chez les autres écrivains québécois. Ce sont de remarquables discours, très proches des chroniques autobiographiques dont il s'est fait une spécialité, lui qui n'a jamais été porté vers l'invention romanesque au sens strict.

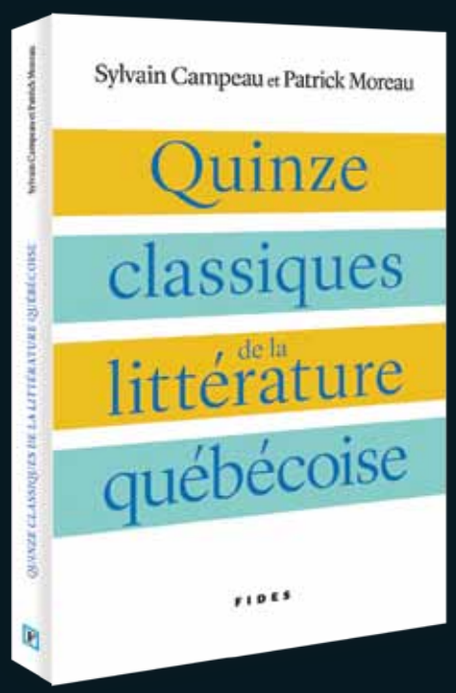
Les ouvertures de ses deux discours sont particulièrement frappantes. Son « discours de l'épée » convoque la figure de sa mère, lectrice exigeante qui lui a imposé l'idée d'écrire avec la simplicité qu'elle prête aux écrivains académiciens, tandis que son « discours de réception » rend hommage à la figure de Legba, surnommé le « dieu des écrivains » puisque ce dieu vaudou « permet à un mortel de passer du monde visible au monde invisible ». On retrouve là une fidélité à la religion de son pays d'origine qui n'est pas sans lien avec ce que raconte Monique Proulx dans son roman, mais le roman familial et la passion mystique, dans les deux discours du « jeune » académicien, font partie d'une seule et même expérience, tout à la fois individuelle et collective, qui a la grandeur et la beauté des tragédies. À Montréal, l'exaltation semble toujours en quête de sens, comme s'il lui manquait le grand récit qui lui donnerait une forme mémorable. Legba existe autrement que Jeanne Mance dans l'imaginaire ; il est d'emblée un personnage littéraire, même pour les étrangers, comme l'ont jadis remarqué Breton et Malraux. Jeanne Mance, elle, résiste à sa propre mise en fiction. ■

CE QU'IL RESTE DE MOI
Monique Proulx
Boréal, 2015, 430 p.

DANY LAFERRIÈRE À L'ACADÉMIE FRANÇAISE. DISCOURS DE RÉCEPTION. RÉPONSE D'AMIN MAALOUF
Dany Laferrière
Boréal, 2015, 83 p.

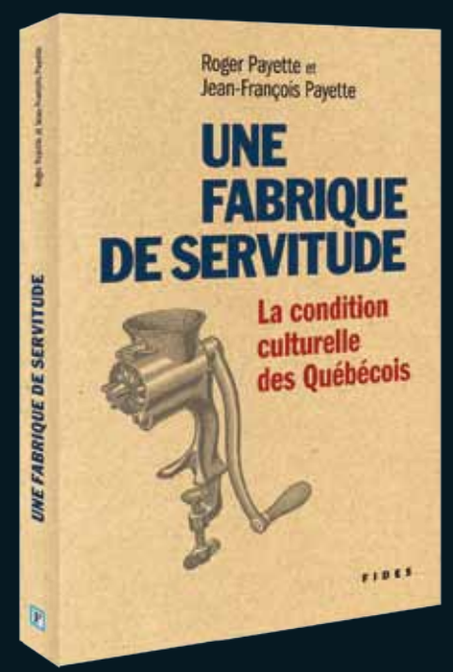
Notre littérature sous la loupe

ESSAI • 24,95 $



Devons-nous abdiquer ou nous taire ?

ESSAI • 27,95 $



Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts
Canada
SODEC Québec

FIDES
groupefides.com